

Introduction

Après 10 ans d'enseignement au sein de l'École des Métiers ETML de Lausanne, j'ai fait le point et me suis posé un certain nombre de questions quant à mes options d'avenir. On était en 2016, j'avais 46 ans, et je me disais que je devais imaginer, et donc anticiper la 3^{ème} partie de ma carrière professionnelle. Les 25 premières années, je les ai passées dans différents garages vaudois, passant du mécano en salopettes, passionné par la technique automobile et le diagnostic, au directeur d'entreprise, brassant des millions de chiffre d'affaires. Un changement de propriétaire et un remaniement organisationnel m'ont fait découvrir le chômage et le bilan de compétences. Repartir dans un poste « business » ? Faire complètement autre chose ? Monter une entreprise sociale pour les 18-25 ans ? Mon travail de maître principal de la section automobile alliant la technique, l'automobile, les relations avec les jeunes et la transmission de l'expérience allient tout ce que j'aime, ce qui fait que je n'ai pas l'impression de travailler ! Je me plais dans cette 2^{ème} carrière. Je m'y plais tellement qu'après 10 ans de ce travail, j'ai envie de donner encore plus, de relever de nouveaux défis. Et c'est vers les jeunes directement que je veux encore plus me tourner, plutôt que dans la gestion toujours plus administrative à laquelle j'ai déjà goûté dans une vie antérieure. Être encore plus sur le terrain, proche des questions que se posent les apprenti.e.s, et pas seulement celles et ceux de l'automobile dont je m'occupe déjà. Avoir une vision plus transversale pour encore mieux les rejoindre, les accompagner un bout de chemin, voilà le résultat de mon bilan servant d'orientation à cette 3^{ème} partie de carrière qui m'attend.

En regardant autour de moi, en parlant avec des collègues et des amis, en mesurant également mon expérience d'animateur jeunesse de ces dernières années, notamment au sein des églises de la région de Morges, c'est vers l'aumônerie que je me tourne afin de connaître les formations et différentes possibilités existantes, qui pourraient répondre à mes aspirations.

Le constat est assez simple : pour l'instant, il n'existe pas de formation d'aumônier !

Celles et ceux qui sont en poste, notamment du côté protestant d'où je viens, sont quasiment toutes et tous des diacres ou des pasteur.e.s, qui ont suivi leur cursus respectif, mais sans une formation spécifique dédiée au job d'aumônier.ère.

Après contact avec l'EERV, ils me conseillent de commencer par le Séminaire de Culture Théologique, base pour poursuivre avec une formation de diacre. J'ai suivi ce parcours de base passionnant entre 2017 et 2019, obtenu mon diplôme avec fierté et reconnaissance pour cette découverte majeure dans mon parcours de foi. Mais la formation de diacre ne m'intéresse pas, car elle est plus tournée vers la paroisse que le terrain auprès des jeunes en formation professionnelle.

Un stage au CHUV en été 2018 m'ouvre les yeux sur cet univers inconnu pour moi alors : l'hôpital et l'accompagnement spirituel des patients.e.s.

Et justement, un CAS en accompagnement spirituel en milieu de santé vient de démarrer et pourrait m'intéresser.

L'entretien « d'embauche » avec le professeur Brandt et le responsable de cette formation Mario Drouin m'ouvre la possibilité de suivre cette formation dans le but de transférer ces compétences en milieu scolaire, et plus particulièrement auprès de « mes » apprenti.e.s que j'affectionne tant !

Les jeunes que je côtoie quotidiennement dans l'exercice de mon travail ne demandent pas d'aide et ne posent pas de questions, tant qu'on ne les met pas dans une situation où ils se trouvent contraints de réagir. La pire pédagogie que j'ai pratiquée et dont j'essaie de me débarrasser est de demander, à la fin d'un cours ou d'une démonstration pratique : « est-ce que vous avez compris ? Avez-vous des questions ? ». Ils ne répondent rien ou que tout est OK pour eux.elles, et ils.elles ne vont pas vous poser de question. Même si ils.elles en avaient, il ne faudrait pas le montrer aux autres. Alors parler de ses difficultés ou questions qui ne sont pas techniques ou pédagogiques, mais d'ordre existentiel ou spirituel, autant dire qu'il n'y aura pas « grand monde » qui va se manifester à ce sujet. Ce qui m'interpelle par-dessus ce constat lié à cette période de vie, c'est que les questions, les interrogations sur le sens de la vie et des choses sont bien présentes chez les jeunes, le besoin d'aborder « autre chose » que le sujet du métier appris ou les questions techniques est presque quotidien, et que ce qu'ils.elles apprécient, voire ont besoin par-dessus tout, c'est qu'on les écoute, qu'on parle avec eux.elles, de leur vie, leur réalité, leurs problèmes, en même temps que ce qu'on aborde issu du seul plan de formation. Comme si ce contexte global d'écoute et de prise en considération de qui ils.elles sont vraiment leur permettaient d'accéder au reste, ce « reste » qui est en fait « l'essentiel » pour les enseignant.e.s. Je leur parle mécanique, ils.elles me répondent « c'est quoi le sens ? » ; je leur parle métier et avenir de travail, ils.elles me répondent « avec quelles valeurs ? ».

J'avance donc l'hypothèse qu'un accompagnement spirituel ou existentiel tout au long de leur cursus de formation va non seulement les soutenir dans leur vie de tous les jours au milieu de toutes les questions que leur formation leur pose, mais va aussi les aider à se construire personnellement au fur et à mesure que la confrontation avec le milieu professionnel va les remettre en question. J'avance aussi que le modèle de l'offre de soutien, quel qu'il soit, consistant à offrir « une porte ouverte » et une disponibilité selon des horaires, ne convient pas (ou plus) aux jeunes.

Par ce travail de mémoire, et plus particulièrement l'enquête du chapitre 4, je souhaite mesurer le besoin d'aborder ces questions spirituelles et existentielles auprès des jeunes en formation, et s'il y a une dimension plus importante qu'une autre en terme de besoin d'en parler, puis, évaluer avec qui ils.elles en parlent ou souhaitent en parler. Il y a un dispositif présent dans les établissements, et plus particulièrement à l'ETML où je travaille. Le connaissent-ils.elles ? Est-il utilisé ? Est-il adapté ? Est-ce qu'il répond à leurs besoins ? Qu'en pensent les aumônier.ère.s sur le terrain déjà depuis longtemps ? Quelle est leur offre ? Comment mesurent-ils les besoins des jeunes et comment y répondent-ils.elles ? J'ai mis en place une deuxième enquête destinée aux professionnels afin de leur demander « ce qu'ils.pensent que les jeunes pensent ». J'ai profité de rencontrer plusieurs d'entre eux, que ce soient des

aumônier.ère.s, infirmière scolaire, membres de la direction ou enseignants. Loin de moi l'idée d'évaluer le niveau de travail des pros en place, mais bien plus de mesurer « où on en est avec nos jeunes » ; en tant qu'enseignant depuis 14 ans, je me rends compte qu'on « vieillit » très vite dans ce métier si on ne se remet pas continuellement en question. Je crois connaître les jeunes, leurs besoins, leurs avis, et en fait le décalage, par nos cultures, nos éducations, nos histoires de vie tout simplement différentes, prend rapidement des proportions difficiles à combler « si on n'écoute pas vraiment ». Il faut aller les chercher, être pro-actif, « s'intéresser à elles.eux de façon désintéressée » (c'est paradoxal de dire ça, mais cela signifie que je ne dois pas uniquement voir en elles.eux la personne que je projette en tant qu'apprenti.e et futur professionnel du métier que je leur enseigne, mais une personne à part entière, avec ses valeurs, son identité, ses goûts et ses couleurs. Tous les mécanos ne pensent pas la même chose, même s'ils.elles ont choisi le même métier. Les ébénistes n'ont pas toutes.tous le même projet de vie.

Et autour de cette étape centrale, j'ai prévu un certain nombre de réflexions, d'actions, des rencontres et beaucoup de questions à tenter de répondre au travers de ce travail de mémoire :

Placer un contexte historique, qu'est-ce qui fait que nos établissements post-obligatoire ont presque tous un.e aumônier.ère dans leur groupe de soutien ?

Quel est ce dispositif en place, notamment au sein de l'aumônerie œcuménique des écoles professionnelles et gymnases, comment fonctionne-t-il ? Qui en fait partie ?

Comment celles et ceux qui soutiennent nos jeunes, qui font peut-être déjà de l'accompagnement spirituel ou existentiel décrivent leur action ? Comment s'y prennent-ils.elles ?

Est-ce que l'institution scolaire et hospitalière, au niveau du contexte de l'accompagnement spirituel, sont comparables ? Y a-t-il des éléments que je peux transférer de l'hôpital à l'école, étant donné que j'ai suivi toute ma formation en milieu de santé (la formation en milieu éducatif n'existant pas, encore) ? Est-ce que « mes » élèves sont comme mes « patients » ? L'accompagnement spirituel proprement dit d'un.e jeune en formation est-il similaire à celui d'un.e patient.e hospitalisé.e ?

La dernière étape consiste à « évaluer » la pertinence de la formation du CAS en milieu de santé pour le milieu scolaire post-obligatoire vers lequel je m'oriente. Ai-je eu « raison » de suivre cette formation alors que je souhaite appliquer mes compétences non pas à l'hôpital, mais à l'école ? Quels sont les outils que j'ai reçus et que je vais pouvoir utiliser dans mon milieu ?

Tentatives de réponses ces prochaines pages... Bonne lecture et n'hésitez pas à me contacter pour me faire part de vos remarques, questions et remise en question !